les climats tempérés, puisqu'il ne pourrait ni cuire ses aliments, ni forger les métaux, etc. Le feu n'existe naturellement que dans les volcans en éruption, ou dans les corps enflammés par la foudre, ou dans ceux que la fermentation finit par embraser. Aucun animal ne sait produire du feu pour ses besoins.

L'homme seul a su inventer les moyens de s'en pourvoir. Les sauvages allument du feu en frottant rapidement deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Si l'on frappe vivement un caillou avec de l'acier, les parcelles d'acier qui se détachent brûlent dans l'air et enflamment l'amadou sur lequel on les reçoit.

Les vastes forêts qui couvrent la surface de la terre suffiront longtemps à nos besoins ; et la nature nous conserve dans son sein d'immenses provisions de charbon de terre, que l'on commence partout à exploiter avec succès. Ces mines de charbon de terre sont le produit d'antiques forêts et de débris de végétaux que les révolutions du globe ont enfouis dans la terre.

Le feu cause souvent les plus cruels désastres dans les fermes et dans les maisons, si l'on ne prend pas continuellement les plus grandes précautions pour s'en préserver.

28.—Les Volcans.

Aucun des phénomènes qui se passent à la surface du globe n'est plus majestueux ni plus terrible qu'une éruption *volcanique*. Qu'on se figure une montagne vomissant des flammes, des tourbillons de fumée, de cendre et de poussière, lançant des pierres et des rochers énormes à des distances prodigieuses, au milieu de détonations souterraines, des coups redoublés de la foudre et d'un torrent de pluie ; et, durant ces affreux phénomènes, la montagne ébranlée jusqu'à sa base, ses flancs entr'ouverts donnant passage à la *lave* ou matière en feu, qui parfois coule jusque dans la mer, dont elle fait bouillonner les flots : tel est un *volcan*.

Il existe en Europe trois volcans : l'*Etna* en Sicile, le *Vésuve* près de Naples, et l'*Hécla* en Islande. L'Asie en renferme un plus grand nombre ; mais c'est l'Amérique qui en contient le plus. Il y a beaucoup de montagnes qui ont

brûlé dans les premiers âges du monde, et qui aujourd'hui sont complètement éteintes, c'est-à-dire qu'elles ne jettent plus ni flammes ni fumée, et sont cultivées par les hommes. Plusieurs montagnes de l'Auvergne sont dans ce cas. De temps en temps on voit se former de nouveaux volcans : ainsi le Vésuve fit sa première éruption soixante-dix-neuf ans après Jésus-Christ et ensevelit sous la cendre la ville de Pompéi, et sous la lave celle d'Herculanum. Il y a peu d'années, une île s'est formée tout à coup dans la Méditerranée par l'éruption d'un volcan *sous-marin ;* depuis elle a disparu. Ces phénomènes sont souvent accompagnés de tremblements de terre.

29.—Système Métrique.

On mesure les longueurs avec le *mètre*. Le *décimètre* est dix fois plus petit que le mètre. Le *centimètre* est cent fois plus petit. Le *millimètre* est mille fois plus petit.

Le mètre est contenu quarante millions de fois dans le tour de la terre. Les hommes très grands ont presque deux mètres de hauteur. Un décimètre est comme la largeur de la main d'un homme. Un centimètre est comme la moitié de la largeur d'un doigt.

Dix mètres font un *décamètre ;* mille mètres, un *kilomètre ;* dix mille mètres, un *myriamètre*.

Un *are* est un carré qui a dix mètres de côté ; l'étendue des terrains s'exprime en ares et en hectares. 100 ares forment un *hectare*.

Quand les bûches à brûler ont un mètre de longueur, en les entassant sur un mètre de largeur et de hauteur, on obtient un *stère*.

Une boîte en forme de cube, ayant un décimètre de côté, s'appelle *litre*.

30.—Les Poids et la Monnaie.

Un *gramme* est le poids de l'eau contenue dans un cube d'un centimètre de côté. Un dé à coudre en renfermerait quatre.

Un litre d'eau pèse mille grammes, ou un *kilogramme*.

En France la monnaie se compte par *francs* et par *centimes*, qui sont des centièmes de franc. Vingt sous font un franc, et un sou vaut cinq centimes.

La monnaie comprend des pièces d'or de 40 francs, de 20 francs, de 10 et de 5 francs; des pièces d'argent de 5 francs, de 2 francs, de 1 franc, de 50 centimes et de 20 centimes. Toutes ces pièces contiennent une quantité de cuivre égale à la dixième partie de leur poids. Un franc en argent pèse 5 grammes, deux cents francs pèsent un kilogramme.

LETTERS.

31.—Lettres d'Invitation.

(1.) C'est demain l'anniversaire de ma naissance, mon cher ami. Toutes les personnes que j'aime y seront; il faut donc que tu y viennes aussi. Je t'attends pour demain. Ta chambre est prête et je t'assure que ce jour ne serait pas complétement heureux pour moi, si tu manquais à la réunion de mes amis. Tu as été le premier à m'offrir ton bouquet; c'est ce qui me fait espérer que nous te verrons demain parmi nous.

Adieu, cher ami, jusqu'à demain.

(2.) Mon cher ami,

Je viens te faire une invitation que, j'espère, tu accepteras volontiers. Voudrais-tu bien venir passer quelques jours avec nous à la campagne?—Mon père et moi, nous en serons charmés, car tu sais l'amitié que nous te portons. Il te sera facile, je crois, d'obtenir la permission de tes parents, les nôtres seront avec nous. Ta mère peut être très tranquille.

Viens donc vite : nous t'attendons avec impatience.

A bientôt.

32.—La première Partie de Chasse.

Félicite-moi, mon ami. J'ai fait des merveilles à la chasse; et tu es prié de croire tout ce que je vais te dire, attendu que je n'inventerai rien.—J'ai donc fait hier ma première partie de chasse. J'étais supérieurement équipé et, tout moqueur que tu es, mon cher, tu n'aurais rien eu à reprendre à mon attirail de chasseur. Nous sommes partis à cinq heures du matin. J'étais levé depuis quatre heures; j'allais de chambre en chambre presser tous les chasseurs. Enfin nous partons. Jusqu'à dix heures, nous arpentons les terres labourées; on tue une demi-douzaine de lièvres; je tire deux coups sans rien tuer; je crois pourtant bien que j'ai blessé un lièvre. Ris tant que tu voudras; c'est la vérité. A dix heures nous entrons dans les pommes de terre, et voilà les perdreaux qui commencent à se faire voir. Après avoir infructueusement tiré trois coups de fusil, je tue enfin un perdreau. Je te vois d'ici t'écrier: "quatre coups de fusil ont parti en même temps, et il s'attribue le triomphe!"—Pas du tout, monsieur, je tirai seul et bien seul. Le perdreau fut bien tué par moi et c'est ce qui ne vous est jamais arrivé.

Au reste je n'ai pas bien sujet de me vanter, car je n'ai tué que cette pièce et deux alouettes. J'ai bien tué autre chose, mais je n'ose pas te dire quoi, car tu serais trop content, et ta veine satirique se dilaterait à son aise; pourtant je suis si bon enfant que je vais avoir la faiblesse de te raconter mon aventure.

Figure-toi qu'en revenant vers le village, j'aperçois quelque chose qui remue au milieu des choux. J'étais seul en ce moment; les autres chasseurs étaient un peu en avant de moi. Je m'avance avec précaution, prêt à tirer; un quadrupède que je ne reconnais pas, fuit à quelque distance. Je lui lâche mon coup de fusil, je le tue..., mon cher ami, je tue un chat!... vite je ramasse cette bête malencontreuse pour la cacher aux autres chasseurs. Mais ils m'ont vu tirer, ramasser quelque chose; ils arrivent, découvrent le chat, et voilà les plaisanteries qui tombent sur moi comme de la grêle. J'y opposai un sang-froid stoïque; mais un chasseur ramassa le chat, le mit dans son carnier, et a parié qu'il me le ferait manger en civet. Je l'en défie bien.—Adieu.

Tout à toi.

33.—Une Aventure de Voyage.

Ma chère amie,

Me voilà enfin heureusement arrivée à Paris. Ma première pensée est de vous écrire deux mots pour vous raconter nos aventures.

Vous vous souvenez bien que nous partîmes à sept heures du matin. Il fit un temps superbe jusqu'à une heure après midi, quand un orage affreux nous surprit à l'improviste. Le vent fut si violent qu'il arracha nos cartons et nos boîtes de dessus la voiture et les emporta à plus de cent pas dans la plaine. La pluie tombait comme du temps du déluge et nous mouilla jusqu'aux os. Nous voilà donc en plein champ, sans parapluie, moi vêtue d'un simple fourreau de linon et chaussée de légers souliers de soie, courant après mes hardes qui se familiarisent avec les pommes de terre et les choux qui couvrent les champs. Pour surcroît de malheur, notre cocher avait bu une bouteille de trop avant le départ; il nous verse dans un fossé. Heureusement quelques paysans, qui vinrent à passer auprès de nous, eurent la complaisance de relever la voiture, car sans cela nous serions peut-être encore sur la chaussée à l'heure qu'il est. Enfin, après trois heures de chemin, nous arrivons et sommes heureux de nous débarrasser de nos habits. Un bon feu qu'on nous fait, un thé excellent que nous prenons, nous remettent de nos fatigues et me rendent dispos à vous écrire.

Tenez, ma chère, tel est le sort de ceux qui courent le monde. Vous autres, casanières que vous êtes, vous n'en avez pas même l'idée.

Adieu, n'oubliez pas de penser et d'écrire à

votre sincère amie.

34.—Souhaits de bonne Année.

Ma chère cousine,

Que de choses j'ai à vous souhaiter au commencement de l'année; si le ciel exauçait mes vœux, vous n'éprouveriez pas un désir qui ne fût aussitôt accompli. L'essentiel est que vous jouissiez d'une bonne santé, et que votre amitié

pour moi soit aussi durable que la mienne vous est assurée. Un petit présent entretient, dit-on, l'amitié; acceptez donc celui que je vous envoie. C'est peu de chose, il est vrai; aussi tout ce que je désire, c'est que la main qui vous l'offre, vous y fasse trouver quelque prix. Dans ce jour où il se débite tant de mensonges, croyez à ma sincérité, lorsque je vous renouvelle l'assurance que je veux toujours mériter le titre de

votre sincère amie.

35.—Retour au Pays natal.

Voici la dernière lettre que tu recevras de moi, mon cher ami. Demain je quitte Paris, Paris où je me suis tant amusé. Mais ma mère veut que je revienne, et j'obéis. Mes amis me donnent demain un beau dîner d'adieu au Café de Paris; au dessert nous nous embrasserons et quelques heures après je prendrai la route de l'Angleterre. Les Français ont été vraiment bien aimables à mon égard. Toutes les personnes auxquelles j'avais été recommandé m'ont accueilli avec une grâce et une bonté parfaites; elles se sont donné la peine de me conduire partout; cependant, malgré tout l'embarras que je leur ai causé, elles semblent regretter que je parte si tôt.—Pour moi, quoique chagriné de quitter la France, je pense avec bonheur à la joie que j'éprouverai bientôt en revoyant ceux qui me sont chers.

36.—Fénelon à son Neveu.

CAMBRAI, 13 *avril* 1709.

Je souhaite de tout mon cœur, mon cher neveu, que vous soyez arrivé à Strasbourg en parfaite santé, et que vous nous appreniez bientôt de vos nouvelles; elles me feront toujours un vrai plaisir. Il est fort à désirer que vous trouviez votre régiment bien composé, et que vous puissiez gagner l'amitié et l'estime des officiers; c'est un commencement très-nécessaire pour établir la réputation d'un jeune homme; et ce n'est pas un ouvrage facile, car on trouve partout des gens difficiles à contenter. Mandez-moi, je vous conjure, avec franchise, la disposition des esprits, et les

mesures que vous prenez pour vous faire aimer d'eux. Les gens que vous avez vus à Versailles sont contents de vous, et j'espère qu'en continuant de bien faire vous vous attirerez leurs bontés. Si vous partez pour le Dauphiné, mandez-nous en quel lieu il faudra adresser les lettres que nous vous écrirons. Il faut être content partout, pourvu qu'on fasse son devoir, et qu'on ait dans le cœur ce qui fait le vrai bonheur des hommes. Bon soir, mon cher petit homme, je vous aime tendrement.

DIALOGUE.

37.—Le Service intéressé.

Mathieu. Bonjour, voisin Simon. J'aurais aujourd'hui trois ou quatre petites lieues à faire; ne pourriez-vous pas me prêter votre jument?

Simon. Je ne demanderais pas mieux, voisin Mathieu; mais c'est qu'il me faut porter trois sacs de blé au moulin tout à l'heure. Ma femme a besoin de farine ce soir.

Mathieu. Le moulin ne va pas aujourd'hui. Je viens d'entendre le meunier dire au gros Thomas que les eaux étaient trop basses.

Simon. Est-il vrai? Voilà qui me dérange. En ce cas il faut que je coure à bride abattue chercher de la farine à la ville. Ma femme serait d'une belle humeur, si j'y manquais.

Mathieu. Je puis vous sauver cette course. J'ai un sac tout prêt de bonne mouture; je suis en état de vous prêter autant de farine que vous en aurez besoin.

Simon. Oh, cette farine ne conviendrait peut-être pas à ma femme. Elle est si fantasque!

Mathieu. Quand elle le serait cent fois plus! C'est du blé que vous m'avez vendu, le meilleur, disiez-vous, que vous eussiez touché de votre vie.

Simon. C'est d'excellent blé, tout celui que je vends. Voisin vous savez, il n'y a personne qui aime à rendre

service comme moi; mais la jument a refusé ce matin de manger la paille. Je crains qu'elle ne puisse pas aller.

Mathieu. N'en soyez pas inquiet; je ne la laisserai pas manquer d'avoine sur la route.

Simon. L'avoine est bien chère, voisin.

Mathieu. Il est vrai; mais qu'importe? Quand on va pour de bonnes affaires, on n'y regarde pas de si près.

Simon. Nous allons avoir du brouillard; les chemins seront glissants. Si vous alliez vous démettre une jambe.

Mathieu. Il n'y a pas de danger; votre jument est sûre. Ne parliez-vous pas tout à l'heure de la pousser vous-même à bride abattue?

Simon. C'est que ma selle est en lambeaux, et que j'ai donné ma bride à raccommoder.

Mathieu. Heureusement j'ai une selle et une bride à la maison.

Simon. Votre selle n'ira jamais à ma jument.

Mathieu. Eh bien! j'emprunterai celle de René.

Simon. Bon, elle n'ira pas mieux que la vôtre.

Mathieu. Je passerai chez M. le comte. Le valet d'écurie est de mes amis; il saura bien en trouver une qui aille parmi vingt qu'en a son maître.

Simon. Certainement, voisin, vous savez que personne n'est disposé comme moi à obliger ses amis. Vous auriez de tout mon cœur ma jument; mais voilà quinze jours qu'elle n'a été pansée. Son crin n'est pas fait. Si on la voyait une fois dans cet état, je ne pourrais plus en trouver dix écus quand je voudrais la vendre.

Mathieu. Un cheval est bientôt pansé. J'ai mon valet de ferme, qui l'aura fait dans un quart d'heure.

Simon. Cela peut être; mais à présent que j'y pense, elle a besoin d'être ferrée.

Mathieu. Eh bien! n'avons-nous pas le maréchal à deux portes d'ici?

Simon. Oui-dà! un maréchal de village pour ma jument! Je ne lui confierais pas seulement mon âne. Il n'y a au monde que le maréchal du roi, pour la bien ferrer.

Mathieu. Justement mon chemin me conduit par la ville devant sa porte.

Simon (*apercevant au loin son valet, l'appelle*). François! François!

François (*en s'avançant*). Que voulez-vous maître?

Simon. Tiens, voilà le voisin Mathieu, qui voudrait emprunter ma jument. Tu sais qu'elle a une écorchure sur le dos, de la largeur de ma main (*il lui fait signe de l'œil*). Va tout de suite voir si elle est guérie. (*François sort en lui faisant signe qu'il l'a compris.*) Je pense qu'elle doit l'être. Oh! oui. Touchez là, voisin. J'aurai donc le plaisir de vous avoir obligé. Il faut s'entr'aider dans la vie. Si je vous avais refusé tout crûment, eh bien! vous m'auriez refusé à votre tour dans une autre occasion! c'est tout simple. Ce qu'il y a de bon avec moi, c'est que mes amis me trouvent toujours au besoin. (*François rentre.*) Eh bien! François, l'écorchure comment va-t-elle?

François. Comment elle va, maître? Vous disiez de la largeur de votre main — c'est de la largeur de mes épaules qu'il fallait dire. La pauvre bête n'est pas en état de faire un pas. Et puis, je l'ai promise à votre compère Blaise pour voiturer sa femme au marché.

Simon. Ah, mon voisin, je suis bien fâché que les choses tournent de cette manière. J'aurais donné tout au monde pour vous prêter ma jument. Mais je ne peux pas désobliger le compère Blaise. Vous m'en voyez au désespoir pour ce qui vous regarde, mon cher Mathieu.

Mathieu. J'en suis aussi désespéré pour vous, mon cher Simon. Vous saurez que je viens de recevoir un billet de l'intendant de monseigneur, pour l'aller trouver sur-le-champ. Nous faisons quelques affaires à nous deux. Il m'avertit que, si j'arrive à midi, il peut me faire adjuger la coupe d'une partie de la forêt. C'est à peu près cent louis que je gagnerai dans cette affaire, et quinze à vingt qu'il y aurait eu à gagner pour vous, car je pensais à vous employer pour l'exploitation. Mais . . . .

Simon. Comment! quinze à vingt louis, dites-vous?

Mathieu. Oui, peut-être davantage; cependant comme votre jument n'est pas en état d'aller, je vais voir pour le cheval de l'autre charpentier du village.

Simon. Vous m'offensez; ma jument est toute à votre service. Eh, François! François! va dire au compère Blaise que sa femme n'aura pas aujourd'hui ma jument; que le voisin Mathieu en a besoin, et que je ne veux pas refuser mon meilleur ami.

Mathieu. Mais comment ferez-vous pour la farine?

Simon. Oh! ma femme peut s'en passer encore pendant quinze jours.

Mathieu. Et votre selle qui est en lambeaux?

Simon. C'est de la vieille que je parlais. J'en ai une toute neuve comme la bride. Je serai ravi que vous en ayez l'étrenne.

Mathieu. Je ferai donc ferrer la jument à la ville?

Simon. Vraiment, j'avais oublié que le voisin l'avait ferrée l'autre jour pour essayer. Il faut lui rendre justice, il s'en est tiré fort bien.

Mathieu. Mais la pauvre bête a une plaie si large sur le dos, comme dit François.

Simon. Oh! je connais le drôle. Il se plaît toujours à grossir le mal. Je parie qu'il n'y en a pas de la largeur du petit doigt.

Mathieu. Il faudrait donc qu'il la pansât un peu; car depuis quinze jours . . . .

Simon. La panser? Je voudrais bien voir qu'il y manquât un seul jour de la semaine.

Mathieu. Qu'il aille au moins lui donner quelque chose. Ne m'avez-vous pas dit qu'elle avait refusé la paille?

Simon. C'est qu'elle s'était rassasiée de foin. Ne craignez pas, elle vous portera comme un oiseau. Le chemin est sec; nous n'avons pas de brouillard. Je vous souhaite un bon voyage et de bonnes affaires. Venez, venez monter; ne perdons pas un moment! Je vous tiendrai l'étrier.

BERQUIN.

POETRY.

38.—Le Roitelet.

Ne grimpez pas vers les nids
Si jolis,
Si gentils ;
Ne grimpez pas vers les nids
Où sont nos petits !
Sous l'ombre feuillue,

Ainsi fait
Le sifflet
De la voix aiguë
Du gai roitelet.

Ne grimpez pas vers les nids
Si jolis,
Si gentils ;
Ne grimpez pas vers les nids
Où sont nos petits !
Mon joyeux ramage,
Mon *ré sol*
Mi do sol
Vous fait, sous l'ombrage,
Deviner mon vol.

Ne grimpez pas vers les nids
Si jolis,
Si gentils ;
Ne grimpez pas vers les nids
Où sont nos petits !
Un rameau balance
Ma maison
De gazon ;
La feuille qui danse
Est mon pavillon.

Ne grimpez pas vers les nids
Si jolis,
Si gentils ;
Ne grimpez pas vers les nids
Où sont nos petits !
De fils d'araignée,
J'ai tissé,
Enlacé,
Ma hutte soignée,
Mon lit damassé.

Ne grimpez pas vers les nids
Si jolis,
Si gentils ;
Ne grimpez pas vers les nids
Où sont nos petits !
J'ai doublé de mousse,
De flocons,
D'édredons,
La couche si douce
Où nous dormirons.

Ne grimpez pas vers les nids
Si jolis,
Si gentils ;
Ne grimpez pas vers les nids
Où sont nos petits !
Parfois je m'amuse
A bâtir,
A loisir,
Vingt nids, dont je n'use
Qu'à mon bon plaisir.

Ne grimpez pas vers les nids
Si jolis,
Si gentils ;
Ne grimpez pas vers les nids
Où sont nos petits !

MLLE. MONGOLFIER

39.—L'Hirondelle.

"Ah! j'ai vu, j'ai vu!"
Disait l'hirondelle;
"Ah! j'ai vu, j'ai vu!"
"Oiseau, qu'as-tu vu?"
"J'ai vu les enfants
Parcourir les champs;
J'ai vu tout verdir,
J'ai vu tout fleurir."
— "Ah! j'ai vu, j'ai vu!"
Nous répétait-elle;
"Ah! j'ai vu, j'ai vu!"
"Dis donc, qu'as-tu vu?"
"J'ai vu les oiseaux
Doubler leurs berceaux
Du léger coton
Des fleurs en chaton."
— "Ah! j'ai vu, j'ai vu!"
Dit-elle à l'aurore,
"Ah! j'ai vu, j'ai vu!"
"Dis-nous, qu'as-tu vu?
"J'ai vu l'air du soir
Des mers recevoir
Ces nuages frais."
"Oiseau! dis-tu vrai?"
— "Ah! j'ai vu, j'ai vu!"
Chante l'hirondelle;
"Ah! j'ai vu, j'ai vu!"
"Oiseau, qu'as-tu vu?"
"J'ai vu les déserts,
J'ai passé les mers;
J'ai tout vu dans l'air,
Excepté l'hiver."
— "Moi, je n'ai rien vu,"
Dis-je à l'hirondelle.
"Moi, je n'ai rien vu,
Pauvre et dépourvu,
Je suis un enfant
Encore ignorant;
Mais je veux un jour
Savoir à mon tour."

MLLE. MONGOLFIER

40.—Le Dindon.

Moi, je me pare,
Moi, je me carre;
Moi, je suis gras et beau!
Ma plume est noire;
Mon dos de moire,
De rubis est mon jabot.

Voyez ma tête,
Ma rouge aigrette!
Voyez, admirez tout!
L'écho s'apprête,
Il vous répète
Mon solennel glouglou.

Ma queue est-elle
Fournie et belle!
Voyez, c'est un soleil.
Tout brille et tremble
Que vous en semble?
Suis-je pas sans pareil?

Elle frissonne,
Elle rayonne,
Ma plume de velours!
Faites-moi place,
Et que je passe
Triomphant dans ma cour!

MLLE. MONGOLFIER.

41.—Chœur des Chasseurs.

Le cor résonne!
La chasse part!
La chasse part!

Le piqueur sonne,
Pour le départ,
Pour le départ.

L'écho répète
Le bruit des voix !
Le bruit des voix !

Le cerf s'arrête
Au fond des bois,
Au fond des bois.

Tayaut, tayaut,
Tayaut, tayaut, tayaut.

SAINT-GEORGES

42.—Le Bonhomme de Neige.

Le ciel est gris, la terre est blanche,
Le givre pend à chaque branche.
Si loin que l'on porte les yeux,
On ne voit que neige et que glace.
Le vent souffle et cingle la face
Des petits écoliers joyeux.

C'est un beau temps, c'est une fête.
Chacun à la lutte s'apprête,
Alerte, les vaillants gamins !
Ripostez à qui vous assiége :
A rouler les boules de neige
On n'a pas longtemps froid aux mains.

DE GRAMMONT, *Le bêtes.*

43.—Le Berger et son Chien.

J'aime mon chien, un bon gardien,
Qui mange peu, travaille bien,
Plus fin que le garde champêtre.
Quand mes moutons je mène paître
Du loup je ne redoute rien
Avec mon chien, mon bon gardien.
Prou ! tè ! tè ! tè ! Finaud, mon chien !

Toujours crotté, sans goût ni grâce,
Finaud n'est pas trop déplaisant :
Il a la queue en cor de chasse,
Les yeux brillants du ver luisant ;
Ses crocs sont prêts, son poil de chèvre
Se dresse dru comme des clous,
Dès qu'il sent la trace d'un lièvre,
Dès qu'il sent la trace des loups.

Il entend la brebis qui bêle,
Au loin il court la rallier ;
Il joue avec la blanche agnèle,
Il lutte avec le vieux bélier ;
Quand je siffle ou quand je fais signe.
Il se donne du mouvement,
Comme un sergent qui range en ligne
Les conscrits de son régiment.

Depuis dix ans à mon service,
Finaud est bon ; il est très-bon ;
Je ne lui connais pas de vice,
Il ne prend ni lard ni jambon ;
Il ne touche pas au fromage,
Non plus qu'au lait de mes brebis ;
Il ne dépense à mon ménage
Que de l'eau claire et du pain bis.

Un jour, près d'une fondrière,
Jeanne, en conduisant son troupeau,
Dégringola dans la rivière ;
Finaud la repêcha dans l'eau.
Et moi j'aurai la récompense :
Jeanne me prend pour épouseur.
C'est tout de même vrai, j'y pense,
Que les chiens n'ont pas de bonheur !

J'aime mon chien, un bon gardien,
Qui mange peu, travaille bien,
Plus fin que le garde champêtre.
Quand mes moutons je mène paître,
Du loup je ne redoute rien
Avec mon chien, mon bon gardien ;
Prou ! tè ! tè ! tè ! Finaud, mon chien !

PIERRE DUPONT, *Chants et Poésies.*

44.—Le Pauvre et son Chien.

Un malheureux au monde n'avait rien,
Hors un barbet, compagnon de misère.
Quelqu'un lui dit : " Que fais-tu de ce chien,
Toi qui n'as pas même le nécessaire ?
Plus à propos serait de t'en défaire."
Le malheureux, à ce mot, soupira :
" Et si je ne l'ai plus, dit-il, qui m'aimera ? "

BONNARD

45.—Le Pinson et la Pie.

" Apprends-moi donc une chanson,"
Demande la bavarde pie
A l'agréable et gai pinson,
Qui chantait au printemps sur l'épine fleurie.
— Allez, vous vous moquez, ma mie,
A gens de votre espèce, ah ! je gagerais bien
Que jamais on n'apprendra rien.
— Eh quoi ! la raison, je te prie !
— Mais c'est que pour s'instruire et savoir bien chanter
Il faudrait savoir écouter,
Et babillard n'écouta de sa vie."

46.—L'Écrevisse.

" Ma fille, marchez droit, dit l'écrevisse mère ;
Aller à reculons, fi, cela n'est pas bien ![1]
— Ma mère, je ne veux vous contredire en rien ;
Je vous suivrai ; marchez, s'il vous plaît, la première."

[1] L'écrevisse nage à reculons.

47.—L'Homme et la Rivière.

Au bord d'un fleuve, un paysan,
Assis sur une large pierre,
Regardait l'eau couler d'un air impatient.
" L'ami, que fais-tu là ? — Monsieur, pour une affaire
Au village prochain je suis contraint d'aller ;
Je ne vois point de pont pour passer la rivière,
Et j'attends que cette eau cesse enfin de couler."

FLORIAN.

48.—Le Pacha et le Dervis.

Un Arabe à Marseille, autrefois m'a conté
Qu'un pacha turc, dans sa patrie
Vint porter certain jour, un coffret cacheté
Au plus sage dervis qui fût en Arabie.
"Ce coffret, lui dit-il, renferme des rubis,
Des diamants de très-grand prix :
C'est un présent que je veux faire
A l'homme que tu jugeras
Etre le plus fou de la terre.
Cherche bien, tu le trouveras."
Muni de son coffret, notre bon solitaire
S'en va courir le monde. Avait-il donc besoin
D'aller si loin ?
L'embarras de choisir était sa grande affaire.
Des fous toujours plus fous venaient de toutes parts
Se présenter à ses regards.
Notre pauvre dépositaire,
Pour l'offrir à chacun, saisissait le coffret.
Mais un pressentiment secret
Lui conseillait de n'en rien faire,
L'assurait qu'il trouverait mieux.
Errant ainsi de lieux en lieux,
Embarrassé de son message,
Enfin, après un long voyage,
Notre homme et le coffret arrivent un matin
Dans la ville de Constantin.
Il trouve tout le peuple en joie :

Que s'est-il donc passé?—Rien, lui dit un iman;
C'est notre grand vizir que le Sultan envoie,
Au moyen d'un lacet de soie,
Porter au Prophète un firman.
Le peuple rit toujours de ces sortes d'affaires;
Et comme ce sont des misères,
Notre empereur souvent lui donne ce plaisir.
—Souvent?—Oui.—C'est fort bien. Votre nouveau vizi
Est-il nommé?—Sans doute, et le voilà qui passe.—
Le dervis à ces mots, court, traverse la place,
Arrive, et reconnaît le pacha son ami:
"Bon, te voilà, dit celui-ci...
Et le coffret?—Seigneur, j'ai parcouru l'Asie;
J'ai vu des fous parfaits, mais sans oser choisir.
Aujourd'hui, ma course est finie;
Daignez l'accepter, grand vizir." FLORIAN

49.—La Cigale et la Fourmi.

La cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue:
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelques grains pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
"Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'août, foi d'animal,
Intérêt et principal."
La fourmi n'est pas prêteuse:
C'est là son moindre défaut.
"Que faisiez-vous au temps chaud?"
Dit-elle à cette emprunteuse.
— "Nuit et jour, à tout venant,
Je chantais, ne vous déplaise."
— "Vous chantiez! j'en suis fort aise;
Eh bien! dansez maintenant."
LA FONTAINE

50.—La Cigale, la Fourmi et la Colombe.

"Eh bien! dansez maintenant!"
A dit la fourmi cruelle.
La colombe survenant:
"Pour la cigale, dit-elle,
J'ai des grains à son choix.
Si la pauvre créature
Ne reçut de la nature
Pour tout trésor que sa voix,
De faim faut-il qu'elle meure?
Vous travaillez à toute heure;
Elle chante les moissons.
Ainsi, tous nous remplissons
La loi que Dieu nous impose."
L'oiseau, sans dire autre chose.
A tire-d'aile aussitôt
Part, et rapporte bientôt
Force grains dont la cigale
A son aise se régale. —

Ô fourmi, ta dureté
A l'égoïste peut plaire:
Colombe, moi je préfère
Ta tendre simplicité. LACHAMBEAUDIE.

51.—Le Laboureur et ses Enfants.

Travaillez, prenez de la peine;
C'est le fonds qui manque le moins. —
Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins:
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents:
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit; mais un peu de courage
Vous le fera trouver: vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ, dès qu'on aura fait l'août.
Creusez, fouillez, bêchez; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.

Le père mort, les fils vous retournent le champ
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

LA FONTAINE.

52.—La Laitière et le Pot au Lait.

Perrette sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait ; en employait l'argent ;
Achetait un cent d'œufs ; faisait triple couvée :
La chose allait à bien par son soin diligent.
"Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison ;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son :
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable !
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je ferai sauter au milieu du troupeau ? "
Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
Le lait tombe : adieu veau, vache, cochon, couvée.

LA FONTAINE.

53.—Le Loup et la Cigogne.

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa perdre la vie :

Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier,
Près de là passe une cigogne.
Il lui fait signe ; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os ; puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire !
"Votre salaire ! dit le loup :
Vous riez, ma bonne commère !
Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou !
Allez, vous êtes une ingrate :
Ne tombez jamais sous ma patte."

LA FONTAINE.

54.—Le Corbeau et le Renard.

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
Hé ! bonjour, monsieur du corbeau ;
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie ;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit et dit : Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

LA FONTAINE.

55.—Le Soc de la Charrue.

Le soc d'une charrue, après un long repos,
S'était couvert de rouille. Il voit passer son frère :
Tout radieux revenant des travaux :
5 " Forgé des mêmes bras, de semblable matière,
Lui dit-il, je suis terne, et toi, poli, brillant !
Où pris-tu cet éclat, mon frère ? — En travaillant."

56.—Le Papillon et l'Abeille.

" S'il fait beau temps,
10 Disait un papillon volage,
S'il fait beau temps,
J'irai folâtrer dans les champs.
— Et moi, lui dit l'abeille sage,
J'aurai plus d'ardeur à l'ouvrage,
15 S'il fait beau temps."

57.—L'Écolier.

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.
On avait dit : allez ! Il tâchait d'obéir ;
Mais son livre était lourd ; il ne pouvait courir :
20 Il pleure et suit des yeux une abeille qui vole.
" Abeille ! lui dit-il, voulez-vous me parler ?
Moi, je vais à l'école, il faut apprendre à lire.
Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire.
Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler ?
25 — Non, dit-elle, j'arrive, et je suis très-pressée.
J'avais froid, l'aquilon m'a longtemps oppressée,
Enfin j'ai vu des fleurs : je redescends du ciel,
Et je vais commencer mon doux rayon de miel.
Voyez ! j'en ai déjà puisé dans quatre roses ;
30 Avant une heure encor nous en aurons d'écloses.
Vite, vite à la ruche. On ne rit pas toujours :
C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux jours."
Elle fuit, et se perd sur la route embaumée.
Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert :
35 Il saluait l'aurore, et l'aurore charmée
Se montrait sans nuage et riait de l'hiver.

Une hirondelle passe, elle offense la joue
Du petit nonchalant, qui s'attarde et qui joue,
Et dans l'air suspendue, en redoublant sa voix,
Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.
" Oh ! bonjour, dit l'enfant qui se souvenait d'elle. 5
Je t'ai vue à l'automne ; oh ! bonjour, hirondelle !
Viens ; tu portais bonheur à ma maison, et moi
Je voudrais du bonheur : veux-tu m'en donner, toi !
Jouons ! — Je le voudrais, répond la voyageuse ;
Car je respire à peine, et je me sens joyeuse. 10
Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps ;
Ils rêveraient ma mort, si je tardais longtemps.
Oh ! je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance,
J'emporte un brin de mousse, en signe d'espérance.
Nous allons relever nos palais dégarnis : 15
L'herbe croît, c'est l'instant des amours et des nids.
J'ai tout vu. Maintenant, fidèle messagère,
Je vais chercher mes sœurs là-bas sur le chemin.
Ainsi que nous, enfant, la vie est passagère,
Il en faut profiter. Je me sauve : à demain." 20
L'enfant reste muet, et, la tête baissée,
Rêve, et compte ses pas pour tromper son ennui,
Quand le livre importun, dont sa main est lassée,
Rompt ses fragiles nœuds et tombe auprès de lui.
Un dogue l'observait du seuil de sa demeure. 25
Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,
De peur de l'effrayer, retient sa grosse voix.
Hélas ! peut-on crier contre un enfant qui pleure ?
" Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu ?
Dit l'écolier plaintif : je n'aime pas mon livre. 30
Voyez ! ma main est rouge ; il en est cause. Au jeu
Rien ne fatigue, on rit, et moi je voudrais vivre
Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours.
Je m'en plains tous les soirs, et j'y vais tous les jours.
J'en suis très-mécontent ; je n'aime aucune affaire ; 35
Le sort d'un chien me plaît, car il n'a rien à faire.
— Écolier, voyez-vous ce laboureur aux champs ?
Eh bien ! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître.
Il est très-vigilant, je le suis plus peut-être :
Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants ; 40
J'éveille aussi ce bœuf, qui d'un pied lent, mais ferme,
Va creuser les sillons quand je garde la ferme.

Pour vous-même on travaille, et, grâce à nos brebis,
Votre mère en chantant vous file des habits.
Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.
Allez donc à l'école, allez, mon petit ange.
Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour eux :
L'ignorance toujours mène à la servitude ;
L'homme est fin...L'homme est sage : il nous défend l'étude.
Enfant, vous serez homme, et vous serez heureux :
Les chiens vous serviront." L'enfant l'écouta dire,
Et même il le baisa. Son livre était moins lourd.
En quittant le bon dogue, il pense, il marche, il court ;
L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire.
A l'école, un peu tard, il arriva gaîment,
Et dans le mois des fruits il lisait couramment.

MME. DESBORDES VALMORE.

58.—La Ronde enfantine.

Allons, allons, la grande ronde !
Allons fillettes et garçons !
Tout tourne, tourne dans le monde :
Tournons, tournons, tournons, tournons !

Le ciel tourne sur notre tête,
Les astres tournent par millions,
La terre aussi : rien ne s'arrête :
Tournons, tournons, tournons, tournons !

Dans l'azur déployant leurs ailes,
Les beaux et fringants papillons
Tournent avec les demoiselles :
Tournons, tournons, tournons, tournons !

La fortune tourne sa roue.
Tournant et criant sur ses gonds,
La girouette au toit s'enroue :
Tournons, tournons, tournons, tournons !

La vieille tourne à sa quenouille.
Son rouet avec ses talons.
Sur les fuseaux le fil s'embrouille...
Tournons, tournons, tournons, tournons !

Le chasseur qui suit une piste
Tourne et retourne les buissons.
Un lièvre fuit à l'improviste...
Tournons, tournons, tournons, tournons !

Comme les oiseaux de passage,
Sans bruit, comme les alcyons,
En glissant comme le nuage,
Tournons, tournons, tournons, tournons !

Comme la feuille au bois ravie
Et qu'emportent les aquilons,
Comme un rêve, comme la vie,
Tournons, tournons, tournons, tournons !

Comme un tournesol sur sa tige
Qui du soleil suit les rayons,
Les yeux vers Dieu qui nous dirige,
Tournons, tournons, tournons, tournons !

RATISBONNE.

59.—L'Ami qui me plaît tant.

L'ami qui me plaît tant
Se promène en chantant
D'une voix cristalline,
Et, joyeux troubadour,
Il descend nuit et jour
Du haut de la colline.

Parfois d'un œil errant
Je le suis en courant,
Tant sa fuite est rapide,
Et nous chantons en chœur,
Et je revois mon cœur
Dans sa gaîté limpide.